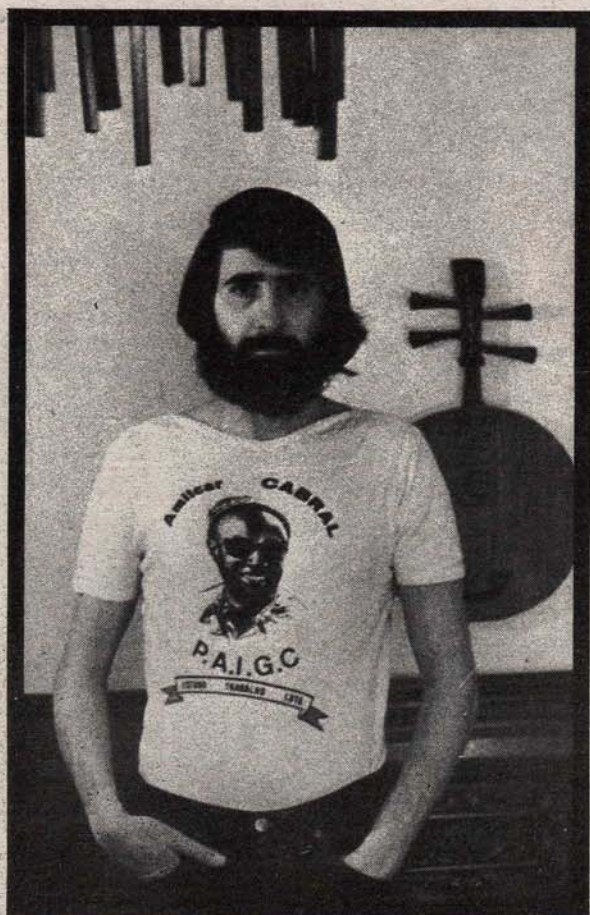


MUSIC-HALL

LE 1^{er} MAI
DE LUIS CILIA



« Je chantais pour les prisonniers politiques... »

Luis Cilia, auteur compositeur portugais, né en Angola il y a trente ans, se souviendra toujours du 1er Mai de Lisbonne, le 1er Mai de la liberté. Né sous le fascisme, en colonie portugaise, d'une famille « privilégiée », il vit depuis dix ans en France pour avoir refusé, à 21 ans, de faire le service militaire de quatre ans qui l'aurait obligé de poursuivre l'atroce guerre coloniale en Angola, au Mozambique, en Guinée-Bissao. Après dix ans d'exil, lorsqu'il a entendu la nouvelle sur son transistor — il était à Cholet pour chanter — il est parti aussitôt :

« Ce que j'ai vu à Lisbonne est fantastique. Je croyais être à La Havane ! Des drapeaux rouges, un peuple enthousiaste qui a manifesté sa joie jusqu'à 5 heures du matin, et tout ce bouleversement sans le moindre incident... J'ai vu des gradés de l'armée crier, les larmes aux yeux : « A bas la guerre coloniale, pas de soldats dans les colonies ! ». Les drapeaux disaient « Vive le Parti communiste », tandis que des marins et des soldats se mêlaient à la foule et criaient aussi « A bas la guerre coloniale ». J'ai vu un départ de troupe un peu plus tard et le capitaine déclarer à la télévision : « Nous allons apporter des œillets aux soldats en Angola, nous allons faire la paix ».

» C'est une liberté totale d'expression. En France, j'ai souvent entendu dire qu'il n'est pas agréable d'aller au Portugal, tant les gens y sont tristes, résignés. Le fascisme a duré quarante-huit ans ! Aujourd'hui, tout a changé. C'est un mouvement irréversible. Le peuple portugais est entré dans une maturité formidable. »

L'amnistie a été établie pour les cent mille déserteurs et réfractaires, partis à l'étranger pour ne pas faire la guerre coloniale. « 50 % du budget national lui étaient consacrés », précise Luis Cilia, qui a été reçu en délégation par la junte pour poser les problèmes des insoumis et réclamer la fin de cette guerre, et qui ne fera définitivement « ses valises » que lorsqu'elle sera terminée. La prise de conscience de Luis Cilia remonte aussi loin que ses premiers souvenirs, lorsqu'il fut le témoin des sévices infligés constamment aux Africains. Cette réalité marquera sa vie, son

travail : « J'ai abandonné l'Université, tout un monde de facilité, et je suis venu à Paris. » La France ne reconnaissant pas le statut d'exilé politique, Luis Cilia rejoint les émigrés portugais qui font tous les métiers pour vivre, « pour survivre », ajoute Luis Cilia. Deux ans après son arrivée, il peut vivre de ses chansons, tout en donnant des cours de guitare. Mais la P.I.D.E., la police politique, est omniprésente, et se manifeste partout, jusque dans les foyers du bâtiment, parmi les ouvriers portugais qui écoutent chanter Luis Cilia, jusqu'à Melun, il y a quatre mois, cassant les disques, menaçant Cilia et sa compagne. Aujourd'hui, le cauchemar est terminé. Des centaines de milliers de Portugais, en France, redressent les épaules.

« Avant, je chantais pour les prisonniers politiques. Certaines chansons sont dépassées. D'autres restent actuelles et constituent des témoignages. » Des témoignages précieux pour ceux qui ne veulent plus ça, le fascisme.

(Discographie Chant du Monde, Moshe Naïm, Cercle du disque socialiste.)